

trois pas et tombe; — plutôt que de croupir dans nos marais, mieux vaut reposer dans le glorieux ossuaire des Thermopyles avec ces Spartiates expirés et libres encore, — ou franchir l'abîme des mers, ajouter un sillon de plus à l'Océan, une âme à celles qui animaient nos pères, un homme libre à l'Amérique.

LA PROPHÉTIE DU DANTE.

« Les feux d'un mystique savoir
De mes jours éclairaient le soir;
Devant mon crépuscule sombre
L'avenir projette son ombre. »
CAMPELL.

DÉDICACE.

Femme charmante ! si pour la froide et brumeuse patrie qui m'a donné le jour, mais où je ne veux pas mourir, j'ose, dans cette unique et grossière copie des chants sublimes du Midi, imiter le rythme du grand poète de l'Italie, la faute en est à toi; et si je n'ai pu atteindre à son immortelle harmonie, ton cœur indulgent me le pardonnera. Dans la confiance de la beauté et de la jeunesse, tu as voulu, et pour toi vouloir et être obéi c'est même chose; mais ce n'est que dans les chaudes régions du Sud que s'entendent de tels accents, que se déploient de tels charmes, que d'une bouche si belle s'exhale un langage si doux. — Quels efforts ne ferait pas tenter cette voix persuasive !

Ravenne, 21 juillet 1819.

PRÉFACE.

Dans le cours d'une visite faite à Ravenne dans l'été de 1819, on suggéra à l'auteur qu'ayant déjà composé quelque chose sur la prison du Tasse, il devrait en faire autant sur l'exil du Dante. A Ravenne, la tombe du poète est l'objet qui attire le plus l'attention des habitants et des étrangers.

L'idée me parut heureuse, et le résultat, le voici : quatre chants en *terza rima* que j'offre aujourd'hui au public; s'ils sont à la fois compris et agréés, mon intention est de continuer le poème à travers une suite d'autres chants jusqu'à nos jours. Le lecteur est prié de s'imaginer pour un moment que Dante s'adresse à lui dans l'intervalle qui s'écoula depuis qu'il eut achevé *la Divine Comédie* jusqu'à sa mort. C'est peu de temps avant ce dernier événement qu'il prédit les destinées de l'Italie dans les siècles à venir. En traitant ce sujet, j'avais devant les yeux la Cassandre de Licophon et la prophétie de Nérée dans Horace, et toutes les prophéties de l'Écri-

ture Sainte. Le rythme que j'ai adopté est la *terza rima* de Dante, que je ne crois pas avoir jamais vu employé dans notre langue, si ce n'est peut-être par M. Hayley, dont je ne connais la traduction que par un extrait cité dans les notes du calife Vathek. Ainsi donc, sauf erreur, ce poème peut être regardé comme une innovation en fait de mètre; les chants sont courts et à peu près de la même étendue que ceux du poète dont j'ai emprunté le nom, hélas! probablement en vain. Au nombre des inconvénients de la profession d'auteur, par le temps qui court, il est difficile à quiconque porte un nom bien ou mal acquis d'échapper à la traduction: j'ai eu le bonheur de voir le quatrième chant de *Childe-Harold* traduit en italien en *versi sciolti*, ce qui transforme en *vers blancs* un poème écrit dans la stance *spencérienne*, sans égard à la division naturelle des stances et du sens. Si le poème actuel, écrit sur un sujet qui est pour l'Italie national, devait éprouver le même sort, je prierais le lecteur italien de ne pas oublier que si j'ai échoué dans l'imitation de son *padre Alighieri*, j'aurai échoué en imitant celui que tout le monde étudie et qu'un petit nombre comprend, puisqu'au jour où j'écris on n'est pas encore fixé sur le sens de l'allégorie du premier chant de *l'Enfer*, à moins qu'on n'adopte l'ingénieuse et vraisemblable hypothèse du comte Marchetti.

Le lecteur devra me pardonner d'autant plus facilement si j'échoue, que je ne suis pas bien sûr qu'il eût vu mon succès avec plaisir. En effet, les Italiens, par un sentiment de nationalité bien pardonnable, sont singulièrement jaloux de la seule chose qui leur reste comme nation, leur littérature. Au milieu de la guerre que se font les romantiques et les classiques, ils sont très disposés à blâmer dans un étranger, même quand il s'agit de les louer et de les imiter, sa présomption ultramontaine. Je puis d'autant mieux concevoir ces répugnances que je sais qu'un accueil pareil serait fait en Angleterre à un Italien imitateur de Milton ou à une traduction de Monti, de Pindemonte ou d'Arici, que l'on présenterait à la génération naissante comme un modèle à suivre dans ses essais poétiques. Mais je m'aperçois que je tombe dans un tête-à-tête avec le lecteur italien, tandis que c'est au lecteur anglais que j'ai affaire; ainsi donc, quel que soit leur nombre, je vais prendre congé des uns et des autres.

LA PROPHÉTIE DU DANTE.

CHANT PREMIER.

Me voilà donc rentré dans le monde fragile de l'homme². Je l'avais quitté depuis si longtemps que je l'avais oublié; l'humaine argile pèse de nouveau sur moi; — j'ai trop tôt perdu l'immortelle vision qui suspendait mes terrestres douleurs; avec elle j'ai traversé ce gouffre profond d'où l'on ne revient pas, et où j'ai entendu les cris des âmes en détresse, condamnées sans espoir; j'ai visité cet autre lieu de moindres tourments, d'où l'homme purifié par le feu peut prendre un jour son essor et se réunir à la troupe des anges; là ma brillante Béatrice est apparue à ma vue charmée; puis, gravissant d'étoile en étoile jusqu'au trône du Tout-Puissant sans être foudroyé par les rayons de sa gloire, je suis arrivé à la base de l'éternel triangle, de ce Dieu, le premier, le dernier, le meilleur, l'impénétrable, le triple, l'unique, l'infini, le grand, l'âme universelle! O Béatrice! sur ton corps charmant pèsent depuis longtemps la terre et le marbre glacé; séraphin unique et pur de mon premier amour, amour si ineffable, si exclusif, que depuis rien sur la terre n'a pu toucher mon cœur; te rencontrer dans le ciel c'était rencontrer l'objet sans lequel, pareille à la colombe éloignée de l'arche, mon âme errante eût continué à te chercher, et n'eût reposé ses ailes qu'après t'avoir trouvée; sans ta lumière, mon paradis eût été incomplet. Depuis que le soleil a fait luire mon dixième été, tu as été ma vie, l'essence de ma pensée; je t'ai aimée avant de connaître le nom de l'amour³, et ton image brille encore radieuse à mes yeux obscurcis par l'âge, épuisé que je suis par les persécutions, et les années, et l'exil, et les larmes versées pour toi, car d'autres maux ne m'ont point appris les larmes; je ne suis pas homme à ployer devant la tyrannie des factions ou les clameurs de la multitude; et quoique ma longue lutte ait été sans fruit et que je ne doive plus revoir ma terre natale, ne

fût-ce que pour y mourir, excepté lorsque, perçant le nuage suspendu sur les Apennins, mon imagination me représente cette Florence, autrefois si fière de moi; cependant ils n'ont point vaincu l'âme inflexible et haute du vieil exilé. Mais, quoique non voilé, il faut qu'à la fin le soleil se couche; et la nuit vient: je suis vieux d'années, et d'actions, et de contemplation, et j'ai vu la destruction face à face et sous toutes ses formes. Le monde m'a laissé pur comme il m'a trouvé, et si je n'ai pas encore recueilli son suffrage, je ne l'ai point recherché par d'indignes artifices: l'homme outrage, le Temps venge, et peut-être mon nom formera un monument qui ne sera pas sans gloire, quoique mon ambition n'ait jamais eu pour but d'aller grossir la liste de ces esprits étroits, coureurs de renommée, dont le souffle inconstant des hommes enfle la voile, et qui se font gloire de prendre place dans les chroniques sanglantes du passé, avec les conquérants et autres ennemis de la vertu. J'aurais voulu voir ma Florence grande et libre ⁴. O Florence! Florence! tu étais pour moi comme cette Jérusalem sur laquelle le Tout-Puissant pleura; « mais tu ne l'as pas voulu: » comme l'oiseau rassemble ses petits, je t'aurais abritée sous l'aile paternelle si tu avais voulu entendre ma voix; mais, comme la couleuvre, aveugle et féroce, contre le sein qui te réchauffait tu dardas ton venin, et tu confisquas mes biens, et tu condamnas mon corps au feu. Hélas! combien est amère la malédiction de sa patrie à celui qui donnerait ses jours pour elle, mais qui ne méritait pas de mourir par ses mains, et qui l'aime encore, qui l'aime jusque dans sa colère! Un jour viendra peut-être qu'elle reconnaîtra son erreur; un jour sa fierté ambitionnera de posséder la cendre qu'elle condamne à être jetée aux vents, et de transférer dans ses murs le tombeau de celui à qui elle a refusé un asile ⁵. Mais cela ne lui sera point accordé; que mon argile repose où elle tombera; non, la terre qui m'a donné le jour, mais qui dans sa fureur soudaine m'a repoussé loin d'elle et m'a envoyé respirer ailleurs, ne reprendra pas possession de mes ossements indignés, parce que sa colère

aura cessé de souffler et qu'il lui aura plu de rétracter son arrêt; non, — elle m'a refusé ce qui était à moi, — mon toit paternel; elle n'aura pas ce qui n'est pas à elle, ma tombe. Trop longtemps son courroux s'armant contre moi, a tenu éloigné d'elle un fils prêt à verser son sang pour sa cause, un cœur qui lui était dévoué, une âme d'une fidélité éprouvée, un homme qui a combattu, travaillé, voyagé pour elle, accompli tous les devoirs d'un véritable citoyen, et qui, pour toute récompense, a vu le Guelfe victorieux fulminer contre lui des lois de proscription. Ce ne sont pas là des choses qu'on puisse oublier; Florence sera plutôt oubliée; trop vive est la blessure, trop profonde l'injure, et trop prolongée la souffrance; mon pardon serait plus grand, son injustice ne serait pas moindre, malgré son tardif repentir; pourtant, je sens pour elle mes entrailles s'émouvoir; et pour l'amour de toi, ô ma Béatrice! je ne voudrais pas me venger du pays qui fut ma terre natale, cette terre consacrée par le retour de ta cendre; comme une relique, elle protégera cette patrie homicide, et ton urne seule suffirait pour sauver les jours de mille ennemis. Comme autrefois Marius dans les marais de Minturnes, ou sur les ruines de Carthage, il est des moments où je sens s'élever dans mon cœur des pensées de colère, où un songe offre à mes regards les dernières angoisses d'un lâche ennemi, où l'espoir du triomphe fait rayonner mon front; — écartons ces pensées! Ce sont les dernières faiblesses de ceux qui, ayant longtemps souffert des maux plus qu'humains, et n'étant, après tout, que des hommes, ne trouvent de repos que sur l'oreiller de la Vengeance, la Vengeance qui dort pour rêver de sang, qui s'éveille avec la soif souvent trompée, mais inextinguible, d'un changement de fortune, alors que nous remonterons au pouvoir, et que ceux qui nous foulent aux pieds seront foulés à leur tour, pendant que la mort et Até marcheront sur des fronts humiliés ou des têtes coupées. — Grand Dieu! éloigne de moi ces pensées; — je remets en tes mains mes nombreuses injures, et ta verge puissante tombera sur ceux qui m'ont

frappé. — Sois mon bouclier — comme tu l'as été dans mes périls et mes douleurs, dans les cités turbulentes, sur les champs de bataille, — au milieu des fatigues et des chagrins endurés pour l'ingrate Florence. — J'en appelle de ma patrie à toi! toi que j'ai vu récemment sur ton trône majestueux dans cette vision glorieuse, dont la vue avant moi n'avait été accordée à aucun mortel vivant, et que seul entre les hommes il m'a été donné de voir. Hélas! de quel poids reviennent de nouveau peser sur mon front le sentiment de la terre et des choses terrestres, les passions corrosives, les affections monotones et vulgaires, les angoisses palpitantes du cœur, au sein de la torture morale, les longs jours, les nuits redoutées, le souvenir d'un demi-siècle de sang et de crimes, et le petit nombre d'années chétives que j'ai encore à attendre, années de vieillesse et de découragement, mais moins dures à supporter; car j'ai été trop longtemps et trop irrévocablement naufragé sur le roc désolé et solitaire du Désespoir, pour lever encore les yeux vers la voile qui passe et fuit loin de cet affreux écueil, — pour élever ma voix, — car qui prêterait l'oreille à mes gémissements? Je ne suis ni de ce peuple ni de ce siècle; et néanmoins mes chants conserveront le souvenir de ces temps; pas une seule page de leurs turbulentes annales n'eût attiré les regards de la postérité sur le spectacle de leurs fureurs civiles, si dans mes vers je n'avais embaumé plus d'un acte insignifiant comme ses auteurs: c'est la destinée des esprits de mon rang d'être torturés dans la vie, d'user leurs cœurs, de consumer leurs jours en d'interminables luttes, et de mourir solitaires; alors on voit accourir vers leurs tombes des milliers de pèlerins venus des climats où ils ont appris le nom de celui — qui maintenant n'est plus qu'un nom; et, prodiguant inutilement leurs hommages sur un marbre insensible, ils propagent sa gloire — lorsqu'il n'est plus là pour en jouir; et la mienne du moins m'aura coûté cher: mourir n'est rien; mais me voir ainsi dessécher feuille à feuille; — faire descendre mon âme de ses hautes régions; — végéter dans des sentiers étroits avec de petits hommes; me voir en spectacle aux re-

gards les plus vulgaires; vivre errant, pendant que les loups eux-mêmes trouvent une tanière; sans famille, sans foyers, sans tout ce qui rend la société douce et allège la douleur; — éprouver la solitude des rois sans la puissance qui leur fait supporter leur couronne; — envier son nid et ses ailes au ramier que je vois planer à l'endroit des Apennins d'où l'on découvre l'Arno, et qui va peut-être s'abattre dans les murs de ma ville inexorable, où sont encore mes enfants et leur mère fatale⁶, la froide compagne qui m'apporta la ruine pour dot⁷; — voir et sentir tout cela, et le savoir irréparable, c'est la leçon amère qui m'a été donnée; mais elle m'a laissé libre: je n'ai ni bassesse ni lâcheté à me reprocher; on a fait de moi un exilé, — non un esclave.

LA PROPHÉTIE DU DANTE.

CHANT DEUXIÈME.

L'esprit fervent des anciens jours, alors que les paroles s'accomplissaient et que la pensée éclairait les ténèbres de l'avenir et faisait voir aux hommes la destinée des enfants de leurs enfants, évoquée de l'abîme des temps à naître de ce chaos des événements où dorment ébauchées les formes qui doivent passer par l'épreuve de la mortalité, cet esprit que portaient en eux les grands prophètes d'Israël, il est aussi dans moi; et si je dois avoir le sort de Cassandre, si, au milieu du tumulte des factions, les hommes n'entendent point cette voix qui s'élève du désert, ou si, l'entendant, ils n'y prêtent point attention, qu'eux seuls en répondent, et moi, que mes propres sentiments soient ma récompense, la seule que j'aie jamais connue! N'as-tu pas assez saigné, et dois-tu saigner encore, ô Italie? Ah! l'avenir qui se dévoile à mes regards, aux sombres rayons d'une clarté sépulcrale, me fait oublier mes propres infortunes dans tes malheurs irréparables. Nous ne pouvons avoir qu'une patrie, et tu es encore la mienne; mes os reposeront dans ton sein; mon âme vivra dans ta langue, dont le règne a pris fin en Occi-

dent en même temps que ~~notre~~ vieille domination romaine. Mais je ferai naître une langue nouvelle aussi noble et plus douce, également propre à exprimer l'ardeur des héros et les soupirs des amants; elle trouvera un langage pour tous les besoins. Ses paroles, brillantes comme ton ciel, réaliseront les rêves les plus ambitieux du poëte, et feront de toi le rossignol de l'Europe. A côté de ton parler, tous les autres paraîtront comme le gazouillement d'oiseaux inférieurs, et toute langue s'avouera barbare, comparée à la tienne. Voilà ce que tu devras à celui que tu as tant outragé, à ton barde toscan, au gibelin proscrit. Malheur! malheur! Le voile des siècles à venir est déchiré. — Mille ans qui reposent encore immobiles, comme la surface de l'Océan avant que l'aquilon ait soufflé, soulevant leurs vagues lugubres et sombres, flottent à mes regards du sein de l'éternité; les orages dorment encore, les nuages restent en place, le tremblement de terre n'est pas sorti des entrailles maternelles, le chaos sanglant attend la parole créatrice, mais tout se prépare pour ton châtement. Les éléments n'attendent plus que la voix qui doit dire : « Que les ténèbres soient, » et tu vas devenir une tombe! Oui! malgré ta beauté, tu sentiras le tranchant du glaive. Italie! si belle qu'on dirait que le paradis revit en toi et a été rendu à l'homme régénéré, ah! les fils d'Adam doivent-ils donc le perdre une seconde fois! Italie! toi dont les campagnes dorées, sans autre culture que les rayons du soleil, suffiraient pour faire de toi le grenier du monde; toi dont le ciel a des étoiles plus brillantes, un azur plus foncé! Italie, où l'Été a construit son palais, qui fus le berceau du grand empire, qui vis naître la ville immortelle, parée des dépouilles des rois que des hommes libres avaient vaincus; patrie des héros, sanctuaire des saints, où la gloire humaine d'abord, puis la gloire céleste ont établi leur siège; Italie, qui surpasse tout ce que l'imagination a jamais rêvé de plus doux, alors que, du haut des Alpes couronnées de leurs neiges horribles, de leurs rocs, de l'ombre touffue des pins, amants du désert, qui balancent au souffle de l'orage leur verdoyant panache, — l'œil te contemple avec amour et im-

plote la faveur de voir de plus près tes champs qu'éclaire un chaud soleil, tes champs qui, plus on les approche, ô mon Italie! plus on les aime, et qu'on aimerait plus encore s'ils étaient libres; Italie! — tu es condamnée à subir tour à tour la loi de tous les oppresseurs : le Goth est venu, — le Germain, le Franc et le Hun sont encore à venir. — Sur la colline impériale, le Génie des Ruines, déjà fier des exploits accomplis par les anciens Barbares, attend les nouveaux. Du haut du mont Palatin qui lui sert de trône, il contemple à ses pieds Rome conquise et sanglante; la vapeur des sacrifices humains et du carnage des Romains infecte l'air, naguère d'un si beau bleu; le sang rougit les flots jaunes du Tibre chargé de cadavres; le prêtre débile, la vierge plus faible encore et non moins sainte, tous deux voués aux autels, se sont enfuis avec des cris d'effroi et ont cessé leur ministère. Les nations se jettent sur leur proie, l'Allemand, le Lombard, auxquels se joignent le loup et le vautour, plus humains qu'eux : ceux-ci mangent la chair et lapent le sang des morts, puis ils s'éloignent; mais les sauvages humains explorent tous les sentiers de la torture, et, insatiables encore, dévorés de la faim d'Ugolin, vont à la recherche de victimes nouvelles. Neuf fois la lune se lèvera sur ces scènes sanglantes⁸. L'armée qui suivait la bannière d'un prince félon, a laissé à tes portes les cendres de son général; si le royal rebelle eût vécu, peut-être aurais-tu été épargnée, mais son sort a décidé du tien.

O Rome! qui dépouillas la France, ou qui fus sa dépouille, depuis Brennus jusqu'à Bourbon, jamais, jamais un drapeau étranger n'approchera de tes murs sans que le Tibre ne devienne un fleuve de deuil. Oh! quand les étrangers passeront les Alpes et le Pô, écrasez-les, ô rochers! fleuves, engloutissez-les, et pour toujours! Pourquoi les avalanches restent-elles oisives, et se bornent-elles à écraser le pèlerin solitaire? Pourquoi l'Éridan n'inonde-t-il de ses ondes fangeuses que les moissons du laboureur? les hordes des Barbares, n'est-ce pas une plus noble proie? Sur l'armée de Cambyse le désert étendit son océan de sable, et la mer engloutit dans ses flots

Pharaon et toute son armée; — montagnes et fleuves, que n'en faites-vous autant? Et vous, hommes! Romains, qui n'osez mourir, fils des vainqueurs de ceux qui ont vaincu l'orgueilleux Xercès aux lieux où reposent ces morts, dont la tombe n'a jamais connu l'oubli, les Alpes sont-elles plus faibles que les Thermopyles, leur passage plus attrayant aux regards d'un envahisseur? Qui d'elles ou de vous ouvre à toutes les armées la porte de la montagne, et, sans inquiéter leur marche, leur laisse le passage libre? Eh quoi! la nature elle-même arrête le char du vainqueur et rend votre pays inexpugnable, si le sol pouvait l'être; mais elle ne combat pas seule; elle aide le guerrier digne de sa naissance dans un sol où les mères donnent le jour à des hommes : quant aux cœurs sans courage, les forteresses ne les sauraient défendre. — Le trou du pauvre reptile qui a conservé son aiguillon est plus sûr que des murs de diamant quand ils ne renferment dans leur enceinte que des cœurs pusillanimes. N'avez-vous pas du courage? oui, la terre d'Ausonie a des cœurs, des bras, des armes, des guerriers à opposer aux oppresseurs; mais tous les efforts sont vains quand la Discorde jette des semences de malheur et de faiblesse dont l'étranger recueille les fruits. O mon beau pays! si longtemps abattu, si longtemps le tombeau des espérances de tes enfants, quand il ne faut qu'un coup pour briser ta chaîne! — et cependant le Vengeur ne paraît point encore; la Discorde et le Doute se jettent entre les tiens et toi, et réunissent leurs forces à celles qui luttent contre toi. Que faut-il donc pour t'affranchir et faire apparaître ta beauté dans tout son éclat? rendre les Alpes infranchissables; nous, ses enfants, nous n'avons pour cela qu'une chose à faire, — nous unir.

LA PROPHÉTIE DU DANTE.

CHANT TROISIÈME.

Du milieu de cette masse de fléaux sans cesse renaissants, la Peste, le Prince, l'Étranger et le Glaive, vases de

colère qui ne se vident que pour se remplir et s'épancher de nouveau, je ne puis retracer tout ce qui se presse devant mon prophétique regard. La terre et l'Océan n'offriraient pas un espace assez vaste pour y transcrire de telles annales, et cependant nul souvenir ne périra; oui, tout est écrit, bien que ce ne soit pas par une plume humaine, là où les soleils et les astres les plus lointains prennent naissance; déployée comme une bannière aux portes du ciel, flotte la liste sanglante de nos milléniales injures, et l'écho de nos gémissements perce à travers les concerts des archanges, et le sang de l'Italie, de la nation martyre, ne s'élèvera pas en vain vers celui à qui appartiennent de toute éternité la toute-puissance et la miséricorde. Comme une harpe dont les cordes vibrent au souffle de la brise, le bruit de ta lamentation, ô Italie! dominant la voix des séraphins, ira toucher le cœur du Tout-Puissant; et cependant moi, le plus humble de tes fils, créature d'argile épurée par l'immortalité, et rendue capable de sentir et de souffrir, dussent les superbes me railler, les tyrans me menacer, et des victimes plus résignées ployer devant l'orage, parce que son souffle est rude, à toi, ô mon pays, que j'ai aimé comme je t'aime encore! à toi je consacre la lyre de douleur et le triste don que j'ai reçu du ciel de lire dans l'avenir; et si maintenant mon feu n'a plus l'éclat dont il brilla jadis à tes regards, pardonne! je ne prédis tes malheurs que pour mourir ensuite; ne crois pas qu'après un tel spectacle je puisse vivre encore; un esprit invisible m'oblige de voir et de parler, et ma récompense sera de ne pas survivre à mes prédictions; il faut que mon cœur s'épanche sur toi et puis se brise. Mais un moment encore, avant de reprendre la trame douloureuse et sombre de tes maux, je veux reposer mes regards sur les lueurs qui percent tes ténèbres; quelques étoiles et plus d'un météore brillent à travers ta nuit; sur ta tombe s'incline la Beauté sculptée, que la mort ne peut flétrir; et de tes cendres s'élèvent d'immortels génies qui feront ta gloire et les délices de la terre; ton sol sera encore la patrie des sages, des esprits aimables, des savants, des magnanimes, des braves;

production aussi naturelle pour toi que l'été pour ton ciel; vainqueurs aux rives étrangères et sur les mers lointaines, et découvrant de nouveaux mondes qui porteront leurs noms¹⁰; tu es la seule que ne puisse sauver leur courage, et toute ta récompense est dans leur gloire, noble récompense pour eux, mais non pour toi. — Eh quoi! ils verront grandir leur renommée, et toi tu resteras la même! Oh! plus illustre qu'eux tous sera le mortel, — et il peut naître encore, — le mortel sauveur qui te rendra libre, qui replacera sur ton front ton diadème si changé et porté par de modernes Barbares; qui verra un soleil propice ramener ton aurore, ton aurore morale, trop longtemps voilée par les nuages et ces impures vapeurs sorties de l'Averne, que respire quiconque est avili par la servitude et a l'âme enchaînée. Néanmoins, durant cette éclipse d'un siècle de malheurs, des voix se feront entendre auxquelles la terre prêtera l'oreille; des poètes marcheront dans la voie que j'ai ouverte, et l'élargiront; ce ciel brillant qui sollicite les concerts des oiseaux, leur inspirera des chants naturels et nobles; leurs accents seront harmonieux: les uns chanteront l'Amour, d'autres la Liberté; mais il sera petit le nombre de ceux qui, s'élevant sur les ailes de cet Aigle, regarderont le soleil en face avec des yeux d'aigle, libres et sans peur comme le monarque des airs; dans leur vol ils raseront de plus près la terre. Que de phrases sublimes seront prodiguées en l'honneur de quelque petit prince avec toute la profusion de la louange! On verra le langage éloquent imposteur, attester l'impudeur du Génie, qui, trop souvent, comme la Beauté, oublie le respect de lui-même et considère la prostitution comme un devoir. Celui qui entre dans le palais d'un tyran comme convive en sort esclave, sa pensée ne lui appartient plus; et le jour qui met un homme aux fers lui ravit la moitié de sa force virile. — L'énervement de l'âme lui ôte tout son courage; ainsi le barde placé trop près du trône ne peut s'abandonner à son inspiration, car il est tenu de plaire. — Quelle tâche servile que celle qui consiste uniquement à plaire, à polir des vers pour caresser les goûts et charmer les loisirs d'un royal

maître, à ne traiter trop longuement aucune matière, excepté son éloge; à trouver, à saisir, à forcer, à inventer des sujets qui lui plaisent! Ainsi garrotté, ainsi condamné aux tribulations de la flatterie, il travaille, il se consume, tremblant toujours de se tromper; de peur que quelque noble pensée, ange rebelle, ne s'élève dans son cerveau, véritable crime de haute trahison, et que la Vérité ne bégaie dans ses vers, il parle comme l'orateur athénien, avec des cailloux dans la bouche. Mais dans la foule des faiseurs de sonnets, il s'en trouvera qui ne chanteront pas en vain, et celui qui sera à leur tête marchera mon égal, et l'amour fera son tourment; mais sa douleur rendra ses larmes immortelles, et l'Italie saluera en lui le prince des poètes-amants, et les chants plus nobles qu'il consacra à la liberté décoreront son front d'une palme non moins belle. Mais plus tard les rives du Pô verront naître deux hommes plus grands encore que lui: le monde, qui lui avait souri, les persécutera jusqu'au jour où ils ne seront plus que cendre et reposeront avec moi. La lyre du premier fera époque et remplira la terre de récits de chevalerie; son imagination sera comme l'arc-en-ciel; son feu poétique ressemblera à l'immortelle flamme du soleil, et sa pensée volera emportée sur d'infatigables ailes: le Plaisir, comme un papillon nouvellement pris, secouera ses ailes charmantes sur le sujet traité par sa muse, et dans la transparence de son rêve brillant l'Art se confondra avec la Nature. — Le second, doué d'un génie plus tendre et plus mélancolique, épanchera sur Jérusalem les trésors de son âme; lui aussi il chantera les combats et le sang chrétien versé aux lieux où le Christ versa le sien pour l'homme; et sa harpe majestueuse, détachée des saules du Jourdain, fera revivre les chants de Sion, racontera la lutte acharnée et le triomphe des guerriers pieux, et les efforts de l'Enfer pour détourner leurs cœurs de leur grande entreprise, et la croix rouge flottant victorieuse aux lieux où la première croix fut rougie du sang de celui qui mourut pour le salut du monde; ce sera là le sujet sacré de son poème; la perte des années, de la faveur, de la liberté, même de sa gloire, un moment

contestée, pendant que l'adulation des cours glissera sur son nom oublié, et qualifiera sa captivité d'acte bienveillant destiné à le sauver de l'insanie et de la honte, telle sera la récompense de l'homme envoyé sur la terre pour être le poète du Christ. — Digne récompense, en effet ! Florence n'a prononcé contre moi que la mort ou le bannissement, Ferrare lui donnera une cellule et la pitance des prisonniers : traitement plus dur que le mien et moins mérité ; car moi, j'avais blessé les factions que j'avais tenté de comprimer ; mais cet homme inoffensif, qui regardera le ciel et la terre avec les yeux d'un amant, et qui daignera embaumer dans ses célestes flatteries le prince le plus chétif qui fut jamais procréé pour régner, qu'aura-t-il fait pour mériter pareil châtiment ? Il aura *aimé* peut-être. — L'amour malheureux n'est-il donc pas une torture assez grande, sans y ajouter encore une tombe vivante ? Et cependant il en sera ainsi. — Lui et son émule, le barde de la chevalerie, consumeront de longues années dans l'indigence et la douleur, et, mourant découragés, légueront au monde qui daignera à peine leur accorder une larme, un héritage qui profitera à toute la race humaine, les trésors de l'âme d'un véritable poète. En même temps, leur patrie leur devra un redoublement de gloire unique et sans rivale. La Grèce elle-même n'offre point, dans la longue suite de ses olympiades, deux noms pareils à ceux-là ; elle n'en a qu'un, puissant, il est vrai, à leur opposer. — Et voilà donc la destinée de tels hommes sous le soleil ! L'élévation de leurs pensées, leur sensibilité palpitante, le sang électrique qui coule dans leurs veines, leur corps lui-même devenu âme à force de sentir ce qui est et d'imaginer ce qui devrait être, tout cela ne devrait-il aboutir pour eux qu'à une pareille récompense ? Le souffle des aquilons dispersera-t-il toujours leur brillant plumage ? Oui, et cela doit être, car, formés de *matière* beaucoup trop pénétrable, ces oiseaux du paradis n'aspirent qu'à revoler vers leur demeure natale ; ils s'aperçoivent bientôt que les brouillards de la terre ne conviennent pas à leur aile pure, et ils meurent ou s'avi-lissent, car l'âme succombe à une infection trop prolongée ;

le désespoir et les passions, implacables vautours, suivent de près leur vol, n'attendant que le moment propice pour les assaillir et les déchirer ; et lorsqu'enfin les voyageurs ailés s'abattent, alors vient le triomphe des oiseaux de proie ; alors ils fondent sur leurs victimes facilement vaincues, et se partagent leurs dépouilles. Il en est cependant qui ont échappé, qui ont appris à souffrir ; il en est qu'aucune puissance n'a pu faire fléchir, qui ont su se résister à eux-mêmes, tâche désespérée, la plus difficile de toutes ; mais il s'en est trouvé, de ces hommes, et si dans l'avenir mon nom devait être rangé parmi les leurs, cette tranquille et austère destinée me rendrait plus fier qu'une gloire plus brillante, mais moins pure. Le sommet neigeux des Alpes approche le ciel de plus près que la crête orageuse du volcan : c'est du fond ténébreux de l'abîme que ce dernier projette sa splendeur. La montagne intérieurement déchirée, au sein brûlant de laquelle est arrachée une flamme passagère et douloureuse, resplendit pendant une nuit de terreur, puis refoule ses feux dans leur enfer natal, l'enfer qui habite éternellement ses entrailles.

LA PROPHÉTIE DU DANTE.

CHANT QUATRIÈME.

Beaucoup sont poètes qui n'ont jamais confié au papier leurs inspirations ; et ce sont peut-être les meilleurs : ils ont senti, ils ont aimé, et sont morts sans daigner faire part de leurs pensées à des âmes vulgaires ; ils ont comprimé le dieu renfermé dans leur sein, et sont allés rejoindre les astres, privés des lauriers de la terre, mais bien mieux partagés que ceux qui sont dégradés par les luttes de la passion et les faiblesses attachées à leur gloire, vainqueurs de haut renom, mais couverts de cicatrices. Beaucoup sont poètes sans en porter le nom ; car en quoi consiste la poésie, sinon à trouver dans le sentiment énergique du bien et du mal une